

Samantha Harvey
Orbital
Une journée, seize aurores

ROMAN TRADUIT
DE L'ANGLAIS PAR
CLARO



Flammarion

Orbital

Une journée, seize aurores

DE LA MÊME AUTRICE

La Mémoire égarée, Stock, 2011.

La Vérité sur William, Stock, 2013.

Samantha Harvey

Orbital

Une journée, seize aurores

roman

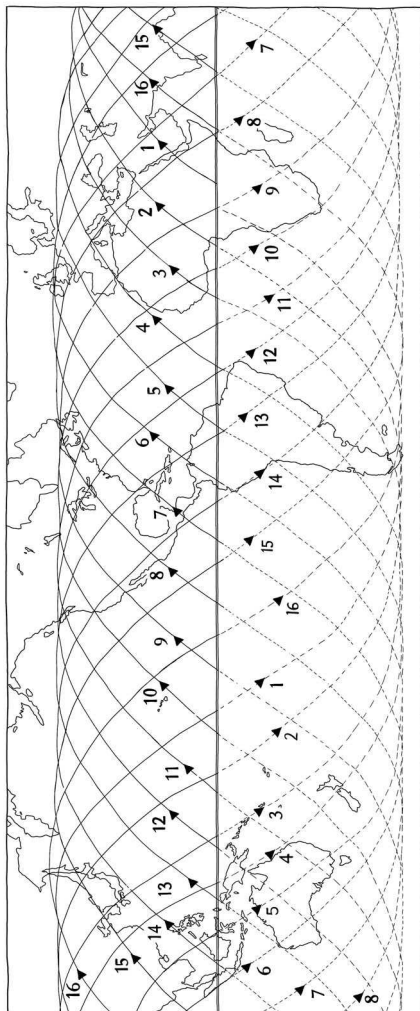
*Traduit de l'anglais
par Claro*

Flammarion

Titre original : *Orbital*
Éditeur original : Jonathan Cape, une marque
de Penguin Random House UK
Copyright © Samantha Harvey 2023

Carte p. 7 :
© Jonathan Cape / Penguin Random House UK

Pour la traduction française :
© Flammarion, 2024
ISBN : 978-2-0804-3684-9



24 heures d'orbite terrestre avec la lumière du jour sur l'hémisphère nord

ORBITE MOINS 1

En orbite autour de la Terre dans leur vaisseau spatial, ils sont si proches et si seuls que même leurs pensées, leurs mythologies intimes parfois se rejoignent. Il leur arrive de faire les mêmes rêves – des rêves de fractales, de sphères bleues, de visages familiers perdus dans l'obscurité, et du noir intense et dynamique de l'espace qui terrasse leurs sens. L'espace nu est une panthère, sauvage et primitive ; ils rêvent qu'elle rôde dans leur habitacle.

Ils sont suspendus dans leur sac de couchage. À quelques centimètres d'eux, derrière une peau métallique, l'Univers se déploie en simples éternités. Leur sommeil s'affaiblit alors, une aube lointaine point et leurs ordinateurs pulsent les premiers messages silencieux d'une nouvelle journée ; la station, en éveil perpétuel, vibre de tous ses filtres et ventilateurs. Dans la cuisine, les restes du dîner de la veille : des fourchettes sales retenues à la table par des aimants, des baguettes glissées dans un étui fixé au mur. Quatre ballons bleus flottent dans l'air ventilé, des guirlandes en aluminium proclament

Bon anniversaire, ce n'était l'anniversaire de personne mais ils fêtaient quelque chose et n'avaient rien d'autre à disposition. Il y a une traînée de chocolat sur une paire de ciseaux et une petite lune en feutre au bout d'une ficelle, attachée aux montants de la table pliante.

Dehors, la Terre tourne sur elle-même dans un amas de lumière lunaire et semble se dénuder alors qu'ils foncent vers sa surface infinie ; les touffes de nuages au-dessus du Pacifique rehaussent l'océan nocturne d'un bleu cobalt. Voilà qu'apparaît Santiago sur la côte sud-américaine en approche dans un halo d'or flamboyant. Invisibles derrière les volets clos, les alizés qui soufflent sur les eaux chaudes du Pacifique Ouest ont provoqué une tempête, un moteur à combustion. Les vents prennent la chaleur de l'océan là où elle se concentre sous forme de nuages qui se densifient, caillent puis forment des cheminées verticales, générant un typhon. Tandis que ce dernier se déplace à l'ouest vers le sud de l'Asie, leur vaisseau fait route vers l'est en direction de la Patagonie où une aube lointaine épand son arc néon à l'horizon. La Voie lactée est une traînée de poudre vaporeuse lancée dans un ciel satiné.

À bord du vaisseau, c'est un mardi matin, il est quatre heures et quart, début octobre. Dehors, il y a l'Argentine il y a l'Atlantique Sud il y a Le Cap il y a le Zimbabwe. Par-dessus son épaule droite, la planète laisse échapper un soupir matinal – une étroite fissure de lumière en fusion. Ils traversent en silence les fuseaux horaires.

Tous ont été à un moment donné propulsés dans l'espace par une bombe au kérosène, puis dans l'atmosphère à bord d'une capsule surchauffée, l'équivalent en poids de deux ours bruns faisant pression sur eux. Leur cage thoracique a tenu bon contre la charge jusqu'à ce que les ours se retirent l'un après l'autre, puis le ciel est devenu l'espace, la gravité a diminué et leurs cheveux se sont dressés sur leur tête.

Ils sont six dans un grand H de métal suspendu au-dessus de la Terre. Ils tournent sur eux-mêmes, quatre astronautes (américain, japonais, anglais, italien) et deux cosmonautes (russe, russe) ; deux femmes, quatre hommes, une seule station spatiale composée de dix-sept modules interconnectés, filant à vingt-huit mille kilomètres/heure. Ils sont les six derniers d'une longue liste, rien d'inhabituel à cela désormais, des astronautes ordinaires dans l'arrière-cour de la Terre. L'improbable et fabuleuse arrière-cour de la Terre. Et ils tournent au gré de leur lente et longue dérive, en une roulade perpétuelle, tournent sans cesse au fil des jours. Les jours se succèdent rapidement. Ils vont rester ici environ neuf mois, neuf mois à dériver en apesanteur, neuf mois avec la tête gonflée, neuf mois à vivre comme des sardines, neuf mois à s'extasier devant la Terre, avant de revenir sur la patiente planète.

Une civilisation extraterrestre penserait peut-être en les regardant : que font-ils ici ? Pourquoi ne vont-ils nulle part et tournent-ils sans cesse ? La Terre est la réponse à toutes les questions. La Terre

ORBITAL

est le visage réjoui de l'être aimé : ils la regardent dormir et s'éveiller et se perdent dans ses routines. La Terre est une mère guettant le retour de ses enfants, pleine d'histoires, d'extases et d'aspirations. Leurs os sont un peu moins denses, leurs membres un peu plus minces. Leurs yeux emplis de visions difficiles à décrire.

ORBITE 1, EN MONTÉE

Roman se réveille tôt. Il s'extirpe de son sac de couchage et nage dans l'obscurité vers le hublot du labo. Où sommes-nous, où sommes-nous ? Au nom du ciel. C'est la nuit, et des terres sont visibles. Une vaste nébuleuse urbaine se profile au sein d'un désert brun rouille ; non, deux villes, Johannesburg et Pretoria enlacées telle une étoile binaire. Juste au-delà de la couche atmosphérique il y a le soleil, d'ici une minute il va dégager l'horizon et envahir la terre, et l'aube poindra quelques secondes avant que la lumière du jour soit partout en même temps. L'Afrique centrale et l'Afrique orientale soudain éclairées et brûlantes.

C'est son quatre cent trente-quatrième jour dans l'espace, un total cumulé sur trois missions différentes. Il compte chaque jour. Son quatre-vingt-huitième jour pour cette mission. Une seule mission de neuf mois comporte environ cinq cent quarante heures d'exercices matinaux. Cinq cents réunions matin et après-midi avec les équipes américaines, européennes et russes au sol. Quatre mille trois cent

vingt levers de soleil, quatre mille trois cent vingt couchers de soleil. Presque cent quatre-vingts millions de kilomètres parcourus. Mais seulement trente-six mardis, celui-ci étant le premier. Cinq cent quarante fois à devoir avaler du dentifrice. Trente-six changements de tee-shirt, cent trente-cinq changements de sous-vêtements (renouveler vos sous-vêtements tous les jours est ici un luxe impossible), cinquante-quatre paires de chaussettes propres. Aurores boréales, ouragans, tempêtes – en nombre inconnu mais à l'occurrence certaine. Neuf cycles complets de la Lune, bien sûr, leur compagne argentée enchaînant placidement ses phases tandis que les jours se défont. Mais néanmoins la Lune, vue plusieurs fois par jour et parfois en une étrange distorsion.

À ce compte tenu sur un bout de papier dans ses quartiers, Roman ajoutera une quatre-vingt-huitième ligne. Non pour éradiquer le temps, mais pour essayer de le rattacher à quelque chose de comptable. Sinon – sinon le centre dérive. L'espace pulvérise le temps. Au cours de l'entraînement, on leur a dit : Tenez le compte chaque jour à votre réveil, dites-vous *C'est le matin d'une nouvelle journée*. Ne l'oubliez pas. C'est le matin d'une nouvelle journée.

Et c'est le cas, mais aujourd'hui ils vont tourner autour de la Terre seize fois. Ils verront seize levers de soleil et seize couchers de soleil, seize jours et seize nuits. Roman s'agrippe à la rampe près du hublot pour se stabiliser ; les étoiles de l'hémisphère Sud s'égaillent. Vous êtes lié au temps universel coordonné, leur répètent les équipes au sol. Ne l'oubliez

pas, jamais. Regardez souvent votre montre pour ancrer votre esprit, dites-vous au réveil : c'est le matin d'une nouvelle journée.

Et c'est le cas. Mais c'est une journée avec cinq continents, automne et printemps, glaciers et déserts, étendues sauvages et zones de guerre. Au cours de leurs rotations autour de la Terre dans les accumulations de lumière et d'obscurité, dans l'arithmétique déconcertante de poussée, d'altitude, de vitesse et de détecteurs, le coup de fouet du matin se produit toutes les quatre-vingt-dix minutes. Ils aiment quand l'aube évanescence coïncide avec la leur.

Lors de cette ultime minute d'obscurité, la Lune est presque pleine et frôle la lueur de l'air. C'est comme si la nuit ne se doutait pas qu'elle allait être évincée par le jour. Roman s'imagine d'ici quelques mois chez lui, devant la fenêtre de sa chambre, en train d'écarter le bouquet de fleurs séchées – dont les noms lui échappent – composé par sa femme, d'ouvrir non sans mal le cadre roide au verre embué, de se pencher dans l'air moscovite et de la voir, la même Lune, tel un souvenir rapporté de vacances exotiques. Mais ça ne dure qu'un instant et déjà la vision de la Lune depuis la station spatiale – basse et écrasée contre la couche atmosphérique, pas vraiment au-dessus d'eux mais en face, comme une égale – occupe tout l'espace, et la brève vision qu'il a eue de sa chambre, de sa maison a disparu.

À l'âge de quinze ans, Shaun a eu droit à un cours sur le tableau *Les Ménines*. Il était question de la

façon dont le tableau désoriente le spectateur et l'empêche de savoir ce qu'il regarde vraiment.

C'est une peinture dans une peinture, avait expliqué son professeur – regardez attentivement. Regardez bien. Vélasquez, l'artiste, est dans le tableau, devant son chevalet, il peint un tableau, et ce qu'il peint c'est le roi et la reine, mais ces derniers sont en dehors du tableau, où nous sommes, à le regarder, et si nous savons qu'ils sont là c'est parce que nous pouvons voir leur reflet dans le miroir posé en face de nous. Ce que le roi et la reine regardent, c'est ce que nous regardons – leur fille et leurs dames de compagnie, et c'est ce que signifie le titre du tableau – *Las Meninas*, « les dames de compagnie ». Donc, quel est le véritable sujet de ce tableau – le roi et la reine (que l'artiste en est train de peindre et dont les visages blancs reflétés, bien que petits, se trouvent au centre de l'arrière-plan), leur fille (qui est l'étoile au centre, claire et blonde dans la pénombre), ses dames de compagnie (et une naine, une chaperonne et un chien), l'homme furtif qui franchit le seuil au fond et semble apporter un message, Vélasquez (dont la présence en tant que peintre est établie par le fait qu'il figure dans le tableau, devant son chevalet, en train de réaliser un portrait du roi et de la reine, mais ça pourrait être tout aussi bien *Les Ménines* elles-mêmes), ou est-ce nous, les spectateurs, qui occupons la même position que le roi et la reine, qui regardons le tableau, et sommes regardés à la fois par Vélasquez et l'infante et, dans le reflet, par le roi et la reine ? Ou

le sujet est-il l'art lui-même (lequel est un réseau d'illusions, d'effets et d'artifices au sein d'une conscience s'efforçant de comprendre la vie par les perceptions, les rêves et l'art) ?

Ou bien – dit le professeur – est-ce juste un tableau sans sujet ? Juste une pièce avec des gens dedans et un miroir ?

Pour Shaun, qui à quinze ans ne voulait pas suivre de cours d'histoire de l'art et savait déjà qu'il voulait être pilote de chasse, ce cours était l'acmé de la vanité. Il n'appréciait pas particulièrement ce tableau et se fichait de ce qu'il signifiait. Oui, sans doute, il ne s'agissait que d'une pièce avec des gens dedans et un miroir, mais il ne prit même pas la peine de lever la main pour le dire. Il préféra dessiner de vagues figures géométriques sur son bloc-notes. Puis il dessina l'image d'un pendu. La fille assise à ses côtés vit ces petits dessins et lui donna un coup de coude, haussa un sourcil et sourit, d'un bref et léger sourire, et quand elle devint son épouse de nombreuses années plus tard, elle lui offrit une carte postale des *Ménines*, à ses yeux un emblème de leur tout premier échange. Et quand, des années après, il se rendit en Russie pour préparer son voyage dans l'espace, elle lui fit, au dos de la carte postale et d'une écriture de pattes de mouche, un résumé de tout ce que leur professeur avait dit et que Shaun avait complètement oublié mais dont elle se souvenait avec une précision qui ne l'étonna pas, car c'était la personne la plus vive et la plus lucide qu'il ait jamais rencontrée.

Cette carte postale est affichée dans ses quartiers. Ce matin-là, quand il se réveille, il s'aperçoit qu'il la regarde, et regarde tous les sujets et toutes les perspectives possibles que sa femme a recensées au dos. Le roi, la reine, les servantes, la fillette, le miroir, l'artiste. Il la regarde pendant plus longtemps qu'il n'en a conscience. Quelque chose comme un rêve inachevé et fou s'attarde dans ses pensées. Quand il s'extrait de son sac de couchage et revêt sa tenue de sport puis se rend dans la cambuse pour prendre un café, il aperçoit la pointe nord d'Oman qui se détache nettement dans le golfe Persique, des nuages de poussière au-dessus de la mer d'Oman, le grand delta de l'Indus, ce qu'il sait être Karachi – encore invisible en plein jour, mais de nuit un vaste et complexe réseau hachuré qui lui rappelle les figures qu'il gribouillait autrefois.

D'après la mesure du temps arbitraire qu'ils utilisent dans l'espace, là où le temps a explosé, il est six heures du matin. Les autres se lèvent.

*

Ils regardent en bas et comprennent pourquoi on l'appelle la Terre mère. Ils ressentent tous ça de temps en temps. Ils font tous un lien entre la Terre et une mère, et ce faisant ont l'impression d'être des enfants. Avec leur coupe au bol androgyne, leurs shorts réglementaires et leur nourriture pour bébé, les jus de fruits bus à la paille, les guirlandes d'anniversaire, les couchers de bonne heure, l'innocence

imposée des journées consciencieuses, ils éprouvent tous à certains moments la soudaine annulation de leur moi astronaute et la sensation de retourner en enfance, d'être minuscules. Leur imposante génitrice sans cesse présente derrière le dôme de verre.

Mais aujourd'hui, cette sensation s'est accrue. Depuis que Chie est entrée un vendredi soir dans la cuisine alors qu'ils préparaient le dîner, le visage encore exsangue sous le choc, et a dit, Ma mère est morte. Shaun a lâché son paquet de nouilles qui s'est mis à flotter au-dessus de la table, Pietro a franchi à la nage le mètre qui le séparait d'elle, il a baissé la tête et pris les mains de Chie en une chorégraphie si fluide qu'on l'aurait dite préparée. Nell a murmuré quelque chose d'incompréhensible, une question – quoi ? comment ? quand ? *quoi ?* – puis a vu le visage blême de Chie virer au rouge comme si ces mots avaient attisé sa peine.

Depuis cette annonce, ils regardent souvent la Terre alors qu'ils tournent autour (en flânant, dirait-on, même si rien n'est moins vrai), et il y a ce mot : mère mère mère mère. L'unique mère de Chie est désormais cette boule lumineuse qui roule dans le vide et s'élançe malgré elle autour du Soleil une fois par an. Chie est désormais orpheline, son père étant mort dix ans plus tôt. Cette boule est la seule chose qu'elle peut désigner comme lui ayant donné la vie. Il n'y a pas de vie sans elle. Sans cette planète, il n'y a pas de vie. Une évidence.

Pense une pensée nouvelle, se disent-ils parfois. Les pensées qu'on a en orbite sont si grandioses et

datées. Pense quelque chose de nouveau, une pensée neuve et complètement inédite.

Mais il n'y a pas de pensées neuves. Juste des pensées anciennes nées dans des moments nouveaux – et dans ces moments figure la pensée suivante : sans cette Terre nous sommes tous fichus. Nous ne pourrions survivre une seconde sans sa grâce, nous sommes des marins sur une mer sombre, abyssale, infranchissable.

Aucun d'eux ne sait quoi dire à Chie, quelle consolation offrir à une personne frappée par le deuil en orbite. On doit sûrement vouloir rentrer chez soi, pour un dernier adieu. Inutile de parler ; il suffit de regarder par le hublot la lueur qui se double et se dédouble. La Terre, vue d'ici, est comme le ciel. Elle ruisselle de couleurs. Une explosion de couleurs prometteuses. Quand on est sur cette planète, on lève les yeux et on croit que le ciel est ailleurs, mais voici ce que pensent parfois les astronautes et les cosmonautes : peut-être que nous tous, qui sommes nés sur la Terre, nous sommes déjà morts et dans l'au-delà. Si nous devons aller dans un endroit improbable et difficilement imaginable à notre mort, alors ce globe lointain et vitreux avec sa belle lumière solitaire pourrait fort bien être cet endroit.

ORBITE 1, EN APPROCHE D'ORBITE 2

Vous n'êtes même plus les humains envoyés le plus loin, leur dit le personnel au sol. Ça vous fait quel effet ?

Car aujourd'hui un équipage composé de quatre astronautes se dirige vers la Lune et vient juste de dépasser la distance orbitale moyenne de la station spatiale, soit quatre cent cinquante kilomètres au-dessus de la planète. Les astronautes lunaires sont catapultés au-delà d'eux en une poussée à cinq milliards de dollars, gloire garantie.

Pour la toute première fois, vous êtes dépassés, leur dit le personnel au sol. Vous êtes de l'histoire ancienne, disent-ils en plaisantant, et Pietro répond en plaisantant à son tour que c'est mieux que de l'histoire future, s'ils voient ce qu'il veut dire. Quand on est astronaute, on préfère ne pas avoir d'histoires. Et le fait est, pense Chie, que sa mère gît là, tout en bas, sur la Terre. Tout ce qui reste de sa mère se trouve là, en bas. Mieux vaut tourner autour d'elle que de disparaître dans le rétroviseur. Anton jette un œil par le portail donnant sur l'espace, là

où il sait que se trouvent les constellations de Pégase et d'Andromède, même si sa vision a du mal à les repérer parmi les millions d'étoiles. Il est las. On dort mal là-haut, l'esprit constamment jet-lagué et décalé. Il y a Saturne, il y a l'Aigle en forme d'avion. La Lune se trouve à un jet de pierre. Un jour, pense-t-il, il ira là-bas.

Le matin, ça sue et souffle et peine, poids, haltères et tapis de course, deux heures par jour pendant lesquelles leurs corps, n'étant pas suspendus, sont contraints d'obéir à la gravité. Dans la section russe du vaisseau, Anton pédale sur place pour chasser le sommeil accumulé, Roman trotte sur le tapis de course. À trois modules de là, dans la section non russe, Nell est sur le développé-couché et regarde rouler ses muscles sous un vernis de sueur tandis que pistons et volants simulent la gravité. Ses membres fermes et minces n'ont pas de tenue, elle a beau pousser, presser et pédaler pendant ces deux heures dans la salle de gym, il n'en reste pas moins que vingt-deux heures par jour le corps ne rencontre aucune résistance. À côté d'elle, Pietro est harnaché au tapis roulant américain, il écoute Duke Ellington les yeux fermés ; dans sa tête défilent les champs de menthe sauvage de l'Émilie-Romagne. Chie, dans le module adjacent, sur le vélo d'exercice, dents serrées, résistance à air au maximum, compte la cadence de son pédalage.

Ici dans la microgravité vous êtes un oiseau de mer qui se laisse porter dans un ciel dégagé, juste